

LUNDI 14 OCTOBRE

Le journal du Festival

LUMIÈRE 2019



« Le Cinématographe amuse le monde entier.
 Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » Louis Lumière

03

10 ANS



UN CINÉASTE ENGAGÉ : ANDRÉ CAYATTE



Donald Sutherland

Retour sur sa master class **PAGE 3**



Noir et blanc

Révissez vos classiques **PAGE 2**

Marché du film classique

Gros plan sur la 7ème édition

PAGE 4

Prix Raymond Chirat

Entretien avec le lauréat

PAGE 4

Sterling Hayden

Les secrets du *Privé*

PAGE 3



André Cayatte, Festival de Venise, 1960

Tavernier : « Cayatte était un cinéaste de convictions »

Tout au long de la semaine, Bertrand Tavernier nous explique pourquoi l'œuvre d'André Cayatte (1909-1989), objet d'une grande rétrospective au festival Lumière 2019, mérite d'être redécouverte.

« On a dit de Cayatte que c'était un cinéaste à thèse. Mais est-ce une thèse d'être contre la peine de mort ? Ou est-ce que c'est un constat ? Une conviction ? Le mot thèse peut s'appliquer à une ou deux scènes à l'intérieur de ses films, et peut-être plus globalement à *Justice est faite* (1950) : Cayatte s'y interroge sur la difficulté de juger, mais il n'occulte pas son propre doute, il n'est sûr de rien. Dans *Avant le déluge*, il montre une jeunesse inquiète de la Guerre Froide – encore une admirable inscription dans l'époque, la grande force de son cinéma. Et oui, ces jeunes sont capables de voler ou tuer. Mais *Avant le déluge* dit exactement la même chose que *La Fureur de vivre* : ce sont les parents qui ont créé ces enfants-là. Mais personne n'ose dire que Nicholas Ray fait des films à thèse !

Dans *Avant le déluge* on peut pinailler sur une construction un peu surlignée, c'est le péché mignon de Cayatte : par exemple l'usage du flash-back. Mais le personnage joué par

Antoine Balpêtré, un ancien musicien de l'Opéra de Paris, inquiet par l'épuration, n'a aucun équivalent dans le cinéma français de l'époque ; l'antisémitisme qu'il incarne, aucun cinéaste n'ose l'aborder, même les cinéastes qui se disent engagés, comme Autant-Lara. Tous les personnages sont incroyables, et le contexte du meurtre avec un côté homosexuel qui est plus franc que celui de *La Cordé*. Tout est abordé de front.

D'ailleurs, *Avant le déluge* est un film qui a été très emmerdé par la censure. Une censure très opérante à l'époque, qui pouvait bloquer des films. Un des meilleurs personnages du film, c'est celui de Bernard Blier : un type plein de formidables intentions, mais qui ne voit absolument pas ce qui se passe autour de lui. C'est un militant socialiste et on a l'impression que c'est un symbole de ce que deviendra le parti socialiste ! »

— Propos recueillis par Aurélien Ferenczi



Avant le Déluge (1954)

LES CAYATTE DU JOUR

Avant le déluge

> **PATHÉ BELLECOUR**, 10h45

Mourir d'aimer

> **CINÉMA COMEDIA**, 10h45

Le Dossier noir

> **INSTITUT LUMIÈRE**, 2^e salle, 14h30

Piège pour Cendrillon

> **INSTITUT LUMIÈRE**, 1^{er} salle, 16h30

Le Miroir à deux faces

> **INSTITUT LUMIÈRE**, 2^e salle, 18h45

GRANDS CLASSIQUES DU NOIR ET BLANC

Cinquante nuances de gris

Le noir et blanc ? Tout sauf l'absence de couleurs, mais un art subtil de faire vibrer des mondes éclatants de contrastes. Explications.

LE NOIR

Le plus spectaculaire dans le noir et blanc, c'est le noir d'encre. *Citizen Kane* (Orson Welles, 1941), *M Le Maudit* (Fritz Lang, 1931), et *La Nuit du chasseur* (Charles Laughton, 1955) forment un trio de films méchants comme la nuit quand elle est menaçante et surtout secrète. Elle brille chez Laughton comme un conte de fée maléfique. Elle s'intensifie de plus en plus, comme la trace sans merci d'un tueur terrible chez Lang. Elle irradie chez Welles qui filme ses séquences de jour comme si elles étaient nocturnes. Ces trois portent le noir et... noir comme un étendard.



Citizen Kane (1941)



M Le Maudit (1931)

LE BLANC

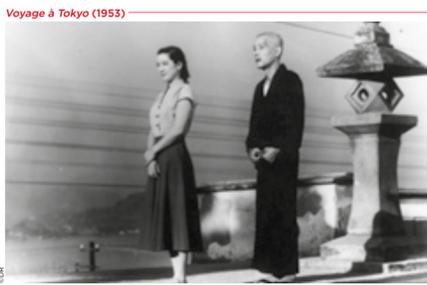
En pleine lumière et lyrisme diurnes, *Le Plaisir* (Max Ophüls, 1952), *La Chevauchée fantastique* (John Ford, 1939), *Drôle de drame* (Marcel Carné, 1937), *Quand passent les cigognes* (Mikhaïl Kalatozov, 1957), jouent avec les blancs aveuglants pour des films qui ne veulent rien cacher. Au contraire ils explosent sur l'écran. On court sans relâche après le bonheur dans la ronde dégorgeant de lumières et de brillances d'Ophüls. On traverse à découvert les zones dangereuses de l'Amérique pour montrer son courage, sa bonne humeur et la jeunesse du pays au temps des pionniers de Ford. On s'amuse franchement les uns des autres, face à face, sans secret, dans la comédie absurde de Carné. On politise son amour débordant au cœur d'un pays, l'URSS, en flamme patriotique qui n'a rien à cacher pour Kalatozov.



La Chevauchée fantastique (1939)

LE GRIS

Dans le noir et blanc, le gris est évidemment primordial. Le gris, c'est la réalité au cinéma. La représentation du monde qui ne cherche pas le romanesque, ni l'effet sidérant au sens ostentatoire. Le gris, ouvertement complexe, donne vie à *La Règle du jeu* (Jean Renoir, 1939), *Voyage à Tokyo* (Yasujiro Ozu, 1953) et *Miracle à Milan* (Vittorio De Sica, 1951). Le gris est la dominance de la nuance, avec simplicité ! Les hommes ont chacun leurs raisons d'être multiple et de se mouvoir chez Renoir. La vieillesse apaisée accompli geste après geste son destin chez l'aimable et si élégant Ozu. Un bidonville où tout pourrait paraître terme, se met à vibrer d'infinities grises si on le regarde longtemps comme le fait De Sica. Sans chercher jamais à hurler, les mondes en gris livrent autant que des dialogues. — Virginie Apiou



Voyage à Tokyo (1953)



La règle du jeu (1939)



À la Page

Un demi-siècle que les eaux peu dormantes de *La Piscine* de Jacques Deray réverbèrent les silhouettes de **Romy Schneider et Alain Delon**. 50 ans aussi que Maurice Ronet a été jeté dedans. Ça valait bien une restauration 4K et une projection ici-même, à Lyon. Quand je me suis intéressé il y a quelques mois à ce thriller psychologique pour la revue *Première Classics*, j'ai déroulé le générique cherchant un nom sur lequel m'arrêter. Et pourquoi pas Jean-Emmanuel Conil, aka Alain Page pour les intimes, l'homme dont l'histoire est à l'origine du film ? A 90 ans, l'auteur de polars à qui l'on doit également *Tchao Pantin*, s'est retiré dans le Loir-et-Cher. Je l'ai appelé au téléphone tout en me disant qu'il m'enverrait peut-être sur les roses. Après tout, c'est Jean-Claude Carrière le scénariste attiré du film, qui a récolté tous les lauriers.

A l'autre bout du fil, la voix est claire, l'esprit serein. Faire machine arrière c'est l'occasion de remettre quelques points sur les « i ». A l'époque, Page n'était d'ailleurs pas passé par quatre chemins pour dire à Deray tout le mal qu'il pensait de l'adaptation de son roman : « *Je trouvais leur aventure sent l'employé de bureau ! Je m'attendais à mieux de Carrière !* » Avec le temps, les choses se sont assouplies et l'homme reconnaît que Deray a tiré le meilleur d'une histoire sublimée, il est vrai, par un casting ahurissant. Tout juste explique-t-il : « *A l'écran, Delon n'a pas un sou et voit débarquer Ronet en Maserati, plein de fric. On comprend que naisse chez lui une frustration qui se mue en haine et le pousse finalement au crime. Dans le roman, c'est le plus jeune qui est riche, beau, propriétaire de la maison et qui finit par être jaloux du plus vieux. Ce dernier n'a pas d'argent mais possède une chose qu'il n'aura jamais : un charme ravageur. Je trouvais ça plus complexe et intéressant.* »

Voilà pour l'eau tiède. Elle se réchauffe lorsque Conil évoque les origines de *La Piscine* et se souvient de sa vie de dandy dans le Saint-Germain-des-Près d'avant 68 : « *C'est Jacques, le frère de Françoise Sagan qui m'a introduit dans la bande. Et puis, je suis tombé dans le piège troyzien. C'était l'été 64, nous sommes tous descendus dans ce petit port qui faisait rêver tout le monde. Nous vivions en vase clos. Nous faisons tout, ensemble : boire, manger, rire, s'ennuyer... De l'extérieur, c'est le paradis. De l'intérieur, ça peut vite devenir pesant voire étouffant. On a de furieuses envies de prendre l'air !* » L'air pour Page passe par la plume. Il lui vient alors cette idée toute bête mais géniale : faire du « noir » dans un lieu gorgé de soleil. Un crime au sein d'une faune indolente et insouciant qui soudain quitterait les rives du rêve pour nager en plein cauchemar. *La Piscine* est née. 50 ans que ça dure.

Plus qu'un acteur

Sterling Hayden a été capitaine de voiliers commerciaux, il a combattu en Yougoslavie pendant la seconde guerre mondiale, il a été acteur, père de famille, activiste révolutionnaire et écrivain. Les vies multiples de cet homme inapte au bonheur sont racontées par Philippe Garnier dans *Sterling Hayden, l'irrégulier* (Éditions La Rabbia). Morceau choisi.

SÉANCES

Le Privé, de Robert Altman

> **INSTITUT LUMIÈRE**, lundi 14, 21h15

> **UGC ASTORIA**, mardi 15, 20h30

> **CINÉMA OPÉRA**, mercredi 16, 14h15

Philippe Garnier signera son livre au début et à l'issue de la séance du lundi 14.



« L'année suivante, il retrouve sa barbe de vieux marinier et un rôle plus proche de lui dans la vie – même dangereusement proche. Dans *The Long Goodbye* (Le Privé), l'adaptation révisionniste du roman de Raymond Chandler par Robert Altman, Hayden joue l'écrivain best-seller Roger Wade. Il est important qu'il soit justement un écrivain compromis – par le succès – et bloqué – comme l'était Hayden à l'époque sur son roman. Et aussi qu'il soit alcoolique, comme lui. Quand, sur la demande de la femme de l'écrivain (Nina van Pallandt), Philip Marlowe (Elliott Gould) le retrouve dans une clinique de désintoxication, Hayden en jouant la séquence devait secrètement partager les doutes émis par le détective sur ce genre d'établissements, vu qu'il en avait déjà essayé plusieurs et allait en connaître d'autres. Désintox, mais aussi, en 1971, une sévère dépression qui l'a poussé à aller à Londres consulter à la clinique de R. D.

Laing, le célèbre Écossais alors chef de file du mouvement antipsychiatrie.

Dans le film d'Altman, avec sa canne, sa casquette et ses dangereuses gesticulations, Wade était une réplique alarmante de ce que l'homme Sterling Hayden était dans la vie, ou de ce qu'il allait bientôt devenir. Pour sceller la similarité, quand il boit avec Marlowe – qu'il s'entête à appeler "Marborough" –, Wade lève une bouteille d'Aquavit encore dans sa gaine de glace – falkool de prédilection de l'acteur. En fait, Altman avait compris l'homme comme peu de réalisateurs auparavant. Lors d'un reportage à Phoenix, Arizona, sur le tournage de *O.C. and Stiggs* (Vous avez dit dingues ?), la comédie insortable sur les ados qu'il faisait pour la MGM en 1965, Altman m'a (ré)affirmé qu'il avait simplement dit à Hayden et à Henry Gibson, l'acteur de poche qui joue le véreux docteur Verringer, "d'aller fumer dans leur coin et d'écrire leurs scènes eux-mêmes". Bonne idée. »

« Avec Fellini, on est allés voir L'Exorciste »

Donald Sutherland a prêté son visage à plus de 150 personnages ! Hier à la Comédie Odéon le comédien s'est penché, en français, sur son extraordinaire carrière. .

VOCATION

Je viens de la Nouvelle-Écosse, d'une petite ville de 5000 personnes, il n'y avait pas de théâtre, j'allais juste au cinéma chaque samedi. Je ne sais pas exactement pourquoi j'ai voulu être acteur mais je sais que j'ai commencé à y penser quand je me suis retrouvé cloué au lit pendant 10 mois, touché par la polio. Quand j'ai eu 16 ans, on était dans la voiture avec mon père, partis pour un petit voyage. Qu'est-ce que tu veux faire dans la vie ? m'a-t-il dit. Je veux être acteur. Il a tout de suite dit ok, alors qu'il n'était pratiquement jamais allé au cinéma. Il n'y avait pas vraiment d'école au Canada, je suis donc parti étudier l'ingénierie à l'Université de Toronto et, en parallèle, j'ai suivi un cours de théâtre en option.

ENFANTS ET METTEURS EN SCÈNE

J'aime beaucoup les metteurs en scène et je me suis inspiré de certains d'entre eux pour choisir le prénom de mes enfants. Roeg, qui est ici dans la salle tient son nom du réalisateur Nick Roeg, Kiefer de Warren Kiefer, et Angus s'appelait d'abord Redford en hommage à Robert jusqu'à ce que quelqu'un me dise que ce prénom était moche, et nous l'avons changé.

CASANOVA

Je ne peux pas me prononcer sur mon film préféré. Les films, ce sont les enfants du metteur en scène et je ne peux pas prendre une décision comme ça. Mais j'aime *Le Casanova de Fellini* !

RENCONTRE AVEC FELLINI

Federico m'a retrouvé à Parme, où je tournais *1900*, pour discuter avec moi du rôle de Casanova. J'avais acheté tous les livres, au moins huit, concernant Casanova et je les avais tous lus. Il me dit qu'il doit rentrer à Milan. Je lui propose de l'y conduire et, dans ma Mercedes, il voit tous les livres de Casanova. Qu'est-ce que c'est que ça ? Il a commencé à jeter tous les livres un par un par la fenêtre de la voiture. J'ai dit ok ! Ca commence comme ça ! On a ensuite passé un fabuleux week-end à Milan, où l'on aurait dit que j'étais sa petite amie : on a vu *L'Exorciste* ensemble, on est partis au milieu du film, il m'a emmené à La Scala. A son arrivée, toutes les portes du théâtre se sont ouvertes.

LES LIENS DU SANG DE CLAUDE CHABROL

Claude avait ces lunettes, cette drôlerie. Un jour, on se retrouve dans un Mc Donald's, Claude ne connaissait pas !! observait le menu à 2 centimètres... Travailler avec lui, c'était toujours drôle.

L'ENGAGEMENT

Jane Fonda a été arrêtée vendredi et c'est un scandale. Nous avons des enfants, des petits-enfants, nous ne pouvons plus vivre dans un monde dirigé par Trump. Il reste un an et un mois, moi je ne peux pas me présenter aux présidentielles car je suis canadien mais les gens qui peuvent doivent. Je dois dire que je suis pessimiste, car j'ai peur [ému, il verse une larme...]. — Propos recueillis par Charlotte Pavard



Photos ©Jean-Luc Mège

GRAND CANAL

Ne vous retournez pas et *Casanova* ne cessent de se parler et de correspondre. Films sensoriels de menace, ils font au moins la vieille Italie mythique, Venise en matrice de marais et d'eaux troubles où « tout est pourri » comme le dit John chargé de sauver la ville qui s'enfoncé, pour accueillir de telles personnalités. Donald Sutherland grâce à son corps immense et à son visage spectaculaire, a la stature qu'il faut pour résister à tout ce que cache ces deux films où la brume et le fantastique sont partout. Traqués au creux de décors prodigieux, il n'est pas question pour ces hommes de destin de renoncer. — Virginie Apiou

LES AUTEURS en signature

À 12H15

Daniel Auteuil

Pour *Il a fait l'idiot à la chapelle* (Seuil), ainsi que les préfaces de *Marius et Fanny* (Éditions du Fallois), de *Journal d'un tournage : la fille du puisatier* (Éditions du Fallois), et de *Conversations avec Claude Sautet* (Actes Sud / Institut Lumière)

après sa Master class de 10h45

> **COMÉDIE ODÉON.**

À 15H15

Serge Bromberg

Pour *Romy dans L'Enfer* (Albin Michel)

après la séance de 11h de *L'Enfer d'Henri-Georges Clouzot*

> **INSTITUT LUMIÈRE SALLE 2 (Villa).**

À 20H30

Danièle Thompson & Jean-Pierre Lavoignat

Pour *Gérard Oury - Mon père. J'ai des as* (La Martinière)

après la séance de 18h45 du *Miroir à deux faces*

> **INSTITUT LUMIÈRE SALLE 2 (Villa).**

Ça s'est passé **HIER**



5000 personnes applaudissent Charlot et **Serge Bromberg** au piano.



Daniel Auteuil découvre la plaque à son nom Rue du Premier-Film.

« J'ai toujours été inspiré par les actrices. Annie Girardot, elle, m'a traversé de part en part. Je vais être franc, je connais mal le cinéma de Cayatte. De Mourir d'aimer, que j'ai vu adolescent, il me reste cette immense actrice, d'une époque où les rôles qui permettaient d'accéder à la popularité étaient plutôt écrits pour des hommes. Jean Cocteau a dit d'elle que c'était la plus grande puissance dramatique de sa génération.

Et De Niro que Girardot était la plus belle « femelle mec ». Mais il était jeune, et c'est une connerie : c'est lui qui est une autre version de Girardot ! Elle a dans ce film un jeu épidermique, tout passe par la peau, le corps. D'autres acteurs me rappellent parfois sa folie : Philip Seymour Hoffman ou, aujourd'hui, Sara Forestier. »

Vincent Elbaz présentant *Mourir d'aimer* d'André Cayatte. Pour Annie Girardot.

« La Nuit du Chasseur est l'un de mes films préférés : pour Charles Laughton, qui est aussi l'un de mes acteurs préférés. Je me méfie souvent des acteurs-réalisateurs, mais là c'est une exception.

Pour la photo de Stanley Cortez. Dans le prochain film que je fais avec Joel Coen et le chef-opérateur Bruno Delbonnel, nous nous inspirons de l'aspect « studio » de ce film.

Pour les personnages des enfants : la petite fille de 5 ans, le petit garçon de 11 ans, c'est toujours très difficile de diriger les enfants.

Pour Robert Mitchum, l'une de ses plus belles interprétations : pour l'ambiguïté et la noirceur de son personnage. »

Frances McDormand, présentant *La Nuit du Chasseur*

« J'ai beaucoup été au cinéma lorsque j'étais étudiant à Rouen. Il y avait un festival de cinéma nordique que j'adorais. Il n'y avait à chaque fois jamais plus de trois ou quatre personnes dans la salle ! Le cinéma scandinave se penche beaucoup sur la question de l'intensité de la vie. C'est un cinéma très frontal.

On était en pleine période de formation et c'était super de pouvoir le découvrir à ce moment-là. Je ne me souviens même plus des noms de certains réalisateurs. Mais on avalait tout ce qui passait et ça m'a beaucoup frappé. »

Vincent Delerm présentant son premier film, *Je ne sais pas si c'est tout le monde*



Beau succès pour le premier Salon du DVD

BUSINESS

Demain, c'est jour de Marché !



Quels sont les grands axes de cette édition ?

Notre volonté est de la rendre encore plus internationale, côté accrédités bien sûr, mais aussi dans ses thématiques et ses intervenants. Le système français est en pleine évolution : c'est la fin du dispositif d'aide à la numérisation du Centre National du Cinéma, tel qu'il a existé pendant six ans, et donc la fin de la manne financière qu'il représentait. Pour donner un peu de recul et des idées aux professionnels français, il nous a semblé que c'était le moment d'intégrer davantage nos alter egos internationaux. Pour observer leur façon de fonctionner dans leur pays, avec leur propre business model, et voir comment cette filière peut continuer à progresser.

Juliette Rajon, directrice du Marché International du Film Classique, nous présente la 7ème édition de ce rendez-vous professionnel.

Que signifie le choix de Peter Becker, président de Criterion, comme Grand Témoin de cette année ?

C'était une manière de renforcer notre témoignage d'amour et de notre soutien au support DVD/Blu-Ray. Ce dernier a toujours été à la fête au festival avec une grande boutique éphémère au sein du Village qui rassemble plus de 5000 références. Mais alors que l'on prédit régulièrement la disparition de la vidéo physique, nous avons souhaité la mettre en avant. D'autant plus que nous savons que la partie patrimoine du marché du DVD se porte bien.

Tous les canaux de diffusion ont leur place au MIFC et il y a de très belles initiatives en matière de plateformes VoD et SVoD (vidéo à la demande, et vidéo à la demande par abonnement) mais nous souhaitons rappeler l'utilité et la beauté de ce support. Inviter Peter Becker, qui dirige aux Etats-Unis sa propre collection, l'emblématique Criterion, cela avait particulièrement du sens dans cette année de célébration du DVD, à la fois pour le public et les professionnels qui le prennent en exemple.

— Propos recueillis par Perrine Quennesson

INTERVIEW

"Le cinéma en salles durera"



Il a co-fondé avec Jean-Pierre Gardelli la société de distribution et d'édition Carlotta Films, devenue une référence pour l'amateur de films classiques.

Vincent Paul-Boncour est le lauréat 2019 du Prix Raymond Chirat remis à une personnalité oeuvrant à la transmission de la mémoire du cinéma.

Que représente pour vous le Prix Raymond Chirat ?

Avec l'équipe de Carlotta, on est heureux et fiers. Ce prix souligne tout le travail accompli depuis plus de 20 ans sous toutes les formes : publications de dvd ou de blu ray, présence dans les festivals. Ce qui nous anime, c'est de faire exister au quotidien, et partout, les films de l'histoire du cinéma. Ce prix représente tout cela. C'est une joie de le recevoir !

Quelle définition donnez-vous à votre métier ?

Il y a le fameux mot de Serge Daney qui parle de "passeur". Etre des passeurs, c'est transmettre la cinéphilie sous toutes ses formes. Donner le goût et l'envie au plus grand nombre, et pas seulement aux cinéphiles, voilà mon métier ! C'est la découverte permanente des grandes pages du cinéma mondial, aller chercher de

nouveaux publics, de nouvelles générations, sur tous les horizons. Il faut constamment travailler sur les grands cinéastes fondateurs comme sur les réalisateurs plus secrets.

Comment voyez-vous votre profession dans vingt ans ?

Quel que soit l'avenir, le cinéma en salles durera, et pas seulement dans les festivals. Comme le dvd perdurera sur le marché du patrimoine en devenant un objet de collection. Notre travail sera toujours le même : créer le désir auprès du spectateur. Et, ce qui est capital au cœur de cette masse d'images disponibles partout, c'est la fonction de guide, d'accompagnateur, de prescripteur que nous pouvons avoir. C'est une des grandes spécificités qui rendra notre métier pérenne.

— Propos recueillis par Virginie Apiou

PORTRAIT



Un jour un bénévole

NICOLE BRESSAND :
« J'UTILISAIS DES EXTRAITS DE FILMS POUR MES ÉLÈVES »

Sa bonne humeur contagieuse est bien connue des habitués du festival Lumière. Bénévole depuis trois ans, Nicole Bressand distribue des flyers, des programmes et des sourires pour promouvoir l'événement. Un sens du contact et un art de la pédagogie innés chez cette ancienne professeure d'anglais, « le meilleur des métiers » dicit cette lyonnaise passionnée de cinéma. « J'ai toujours fait en sorte que l'image tienne une grande place dans l'enseignement : j'utilisais des extraits de films pour que mes élèves puissent apprendre et s'exprimer », confie celle qui a enseigné la langue de Shakespeare pendant quarante-deux ans dans les collèges et lycées lyonnais, clermontois et parisiens.

De retour dans sa ville natale il y a quatre ans, Nicole découvre le festival Lumière grâce à son mari Gérard, bénévole lors de l'événement. Un coup de foudre pour celle qui se rend au cinéma « au minimum trois fois par semaine ». Depuis, Nicole assure l'accueil du public en salle, la vente des goodies mais aussi la diffusion des programmes et flyers. Un rôle que la Lyonnaise, fan de Ken Loach et de Frances McDormand, occupe avec passion : « c'est un plaisir de chaque instant ! » Son plus beau souvenir ? « La cérémonie d'ouverture de cette année ! C'était une première pour moi et puis j'ai adoré le film de Nicolas Bedos La Belle époque : très shakespearien, avec un excellent scripte et des interprètes sublimes ! » Parole de professeure-cinéphile. — Laura Lépine



Rédacteur en chef : Aurélien Ferenczi
Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Conception graphique et réalisation : Justine Ravinet - Kibland Agence

Imprimé en 5 400 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier-Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org



Remerciements à BNP Paribas pour son soutien au quotidien du festival